

LE SERVICE MILITAIRE (juillet 57 – octobre 59)

Me voilà donc à Toul, en Lorraine, une région que je ne connaissais pas. Toul, une ville triste, pleine de casernes et de militaires. Trois mois de formation de base : apprentissage du démontage et de l'utilisation des armes, nombreuses marches et exercices physiques, discipline de fer. Nous étions plusieurs séminaristes, dont un apprenti Père Blanc. Généralement, le dimanche, nous allions à la messe au camp. Il y avait des activités à l'aumônerie, mais c'était pour les anciens. Nous, les nouveaux, le soir nous étions fatigués et nous n'aspirions qu'à dormir. A la fin, il y a eu l'examen pour ceux qui voulaient être officiers de réserve (EOR). L'aumônier avait encouragé les séminaristes à passer cet examen, pour avoir par la suite des postes de commandement et donc davantage d'influence sur nos camarades. N'ayant pas senti naître en moi un grand amour des choses militaires, j'ai fait exprès de rater l'examen. De ce jour, mon camarade Père Blanc, qui avait réussi parmi les premiers, a perdu toute estime pour moi. Cela m'a encouragé à rester fidèle aux Missions Africaines. Il y aura ainsi d'autres signes par la suite.

Il y a eu au moins pendant ces trois mois une chose très positive : j'ai pu passer le permis de conduire après une excellente formation théorique et pratique. De retour dans la vie civile, il suffirait d'une petite démarche administrative pour que le permis militaire devienne permis civil.

Et des liens d'amitié ont commencé à se tisser entre nous, venus de tous les coins de France, tous perdus dans ce milieu si nouveau pour nous. Beaucoup n'avaient jamais vu un « curé » d'aussi près, et découvraient que ce personnage n'était ni étrange ni dangereux.

EN MAURITANIE

A la mi-octobre, nous partons pour Fréjus, centre de rassemblement des militaires qui partent pour l'Afrique. Passage rapide à Marseille pour les vaccinations d'usage, puis attente du départ pendant une semaine. C'est là que j'ai commencé à découvrir que pendant le Service militaire, la principale activité c'est de rester à un endroit précis sans avoir rien à faire. Comme les présences n'étaient pas contrôlées sérieusement, j'en ai profité pour aller passer une journée auprès de mon frère Guy qui était professeur dans une école technique à Nice. Aller et retour en auto-stop : avec un uniforme militaire, c'est sans problèmes. Ensuite, départ pour Dakar sur le Lyauté le 23 novembre. Escale à Casablanca, aux Iles Canaries. Arrivée à Dakar le 28.

Quelques jours à Dakar, complément de paquetage : ceinture de flanelle, caleçon à manches longues, samaras, chaussures de cuir dures comme du fer...

Le 11 décembre, nous rejoignons en avion Atar, au centre de la Mauritanie, où se trouve la plus grande partie de notre Compagnie, la 557^{ème} Compagnie du Train (train veut dire transport). L'autre partie se trouvant à plusieurs centaines de kilomètres au nord, à Fort-Trinquet. Cette Compagnie venait d'être créée, elle avait pour mission essentielle de ravitailler les petits camps militaires qui gardaient la frontière du Rio de Oro. Ceux qui deviendront plus tard le « Front Polisario » commençaient à faire des incursions et des pillages en Mauritanie et il fallait les contenir. En fait, durant tout mon séjour, il y a eu une seule opération sérieuse contre eux.



En temps ordinaire, il n'y avait pas grand chose à faire, sinon l'entretien des véhicules et quelques voyages de ravitaillement. Pour ceux qui n'étaient pas dans ce service, c'étaient surtout les mille occupations inutiles et stupides des militaires « appelés » : montage et démontage des armes, exercices de marche au pas, revues de détail, gardes de nuit, nettoyage des locaux, longs moments d'oisiveté.

Très vite, le capitaine m'a repéré et m'a pris comme secrétaire pour taper ses lettres à la machine. Le courrier étant peu abondant, ma principale occupation était de balayer son bureau 4 fois par jour à cause du sable que le vent poussait partout.

Au début, ce capitaine un peu étrange (il était marseillais sans l'accent, il s'appelait Liard) se fâchait contre moi, parce que je ne recopiais pas fidèlement ses brouillons. De fait, je corrigeais son français et rectifiais son orthographe, qui étaient lamentables. Mais il ne savait pas que c'était pour le bien de la patrie. Jusqu'au jour où le colonel de la place l'a félicité de ce que depuis quelque temps ses rapports étaient écrits en meilleur français et sans fautes d'orthographe. Depuis ce jour, il m'a eu en grande estime, il me laissait une grande liberté de rédaction.



Jean Le Gall - Jean Bassereau

Il faisait très chaud. Nous dormions dans des baraquements aux toits de tôles, sur des lits superposés. A certaines époques, c'était intenable. Aussi, avec quelques amis, nous dormions dehors. La soirée se passait à bavarder, à jouer aux cartes, à boire le thé à la manière mauritanienne, puis nous dormions à la belle étoile : et Dieu sait à quel point dans le désert les étoiles sont belles !

Il y avait une petite église à Atar, fréquentée uniquement par les militaires, français et surtout africains. Les mauritaniens sont tous musulmans. L'aumônier était le père SCHMIDT, un vrai alsacien, fumant la pipe et parlant fort avec un bon accent de son terroir. Il était souvent présent et célébrait la messe le dimanche. Il avait lancé un petit groupe biblique, j'assurais la relève quand il n'était pas là. Je m'occupais aussi de la petite chorale, très modeste : nous nous lancions parfois à chanter à plusieurs voix en déchiffrant tant bien que mal les notes des livrets, surtout *Les deux tables*.

Pendant les nombreux temps libres, je lisais beaucoup.

Grâce à un petit livre de Théodore Monod, l'ethnologue bien connu, j'apprenais les rudiments du hassania, dialecte berbère de Mauritanie, juste pour nommer les choses, dire bonjour et faire quelques achats au marché.

Je m'étais mis aussi à apprendre l'hébreu, pensant que ça pourrait m'aider par la suite pour mieux comprendre la Bible et notamment pour mieux prier les Psaumes. J'avais fait venir de France les livres nécessaires. Après quelque temps j'ai abandonné. Je me suis rendu compte que je n'arriverais jamais à pénétrer le génie de la langue suffisamment pour que ce soit un progrès par rapport à une bonne traduction. La Bible de Jérusalem présentait une telle qualité qu'il valait mieux faire confiance à ses auteurs : de plus, sa traduction me parlait au cœur, ce que l'original hébreu ne ferait sans doute jamais.

J'étais content, me préparant à être missionnaire, de vivre en milieu musulman : cela me permettait de prendre contact avec une religion inconnue. En Mauritanie, l'Islam est partout. Il faut voir, les jours de fêtes, les foules impressionnantes, vêtues de blanc, qui se prosternent ensemble sur la grande place de la ville. Mais pour se frayer un passage et prendre contact avec ce monde fermé, c'est une autre affaire. Quelquefois, en circulant en ville, des vieux crachaient dans notre direction en maugréant : *nousrani !*, ce qui veut dire nazaréen, chrétien. Notre petit groupe d'amis a cependant pu prendre contact avec quelques jeunes de notre âge, nous sommes allés quelquefois chez l'un ou l'autre boire le thé, discuter de tout et de rien, même de religion. Ils répondaient volontiers à nos questions sur leur religion, mais n'étaient pas du tout intéressés par la nôtre. A la suite du départ d'un de nos hôtes, ces rencontres ont cessé.

Nous étions à Atar quatre séminaristes, mais nous n'étions pas dans la même unité. Cela ne nous empêchait pas de nous rencontrer souvent et de fraterniser.

Le Père nous emmenait quelquefois dans sa jeep pour une journée dans des oasis pas trop lointaines. C'étaient de bons moments de détente, très décontractés, hors de l'ambiance militaire.



Il a été remplacé vers la fin de mon séjour par le Père LACOSTE. C'était un autre genre d'homme. Il avait été militaire dans sa jeunesse, s'était marié, il avait perdu sa femme dans un accident et était entré chez les Pères du Saint-Esprit. Il avait gardé un esprit très militaire. Lui aussi nous promenait de temps en temps, mais c'était une autre ambiance. J'ai souvenir d'une randonnée à CHINGUETTI, la ville sainte progressivement engloutie par les dunes. A l'arrivée au « bordj » (poste militaire), il nous avait alignés et nous avons dû présenter les armes au maître des lieux. Je n'ai pas apprécié.

Un jour, surprise. La communauté chrétienne reçoit la visite de Mgr Marcel LEFEVRE, archevêque de Dakar et Délégué Apostolique. Il commençait déjà à avoir une réputation sulfureuse avec son soutien au mouvement *Verbe* et ses positions politico-sociales rétrogrades. En fait, nous avons rencontré un homme charmant, simple, affable, à la voix très douce. Le soir, il a invité l'aumônier et les séminaristes à manger à l'unique restaurant européen d'Atar, où n'étions jamais allés à cause de notre bourse plate et de la mauvaise réputation de l'établissement. Le lendemain à midi, il est venu manger dans notre réfectoire, à table avec les petits soldats. Sa simplicité les a tous conquis : un archevêque, avec grande soutane blanche, calotte violette et croix pectorale, au milieu des jeunes du « contingent », c'était une chose inédite.

Autre surprise. Un jour, nous apprenons qu'un nouveau séminariste a été affecté à notre compagnie. Il est Père blanc et il est aspirant. Je guettais son arrivée. Quand il arrive, je me précipite vers lui, je lui tends la main : « Sois le bienvenu. On nous a annoncé ton arrivée. Moi aussi, je suis séminariste, nous sommes plusieurs à Atar. » Il n'a pas saisi la main que je lui tendais, mais m'a fait sursauter par un sec : « garde à vous, d'abord ! » J'ai claqué les talons et suis parti en courant sans demander mon reste, écoeuré. Encore un signe de Dieu pour m'attacher aux Missions Africaines. Dieu merci, l'aspirant en question est allé sévir dans une autre garnison.

Le capitaine Liard était un peu fantasque. Quand il y avait eu quelque indiscipline, le lendemain matin, au lever des couleurs, il faisait des déclarations du genre : « Ici, après Dieu, c'est moi qui commande : je ne tolérerai aucune désobéissance. » En fait il était débonnaire et ne sévissait jamais.

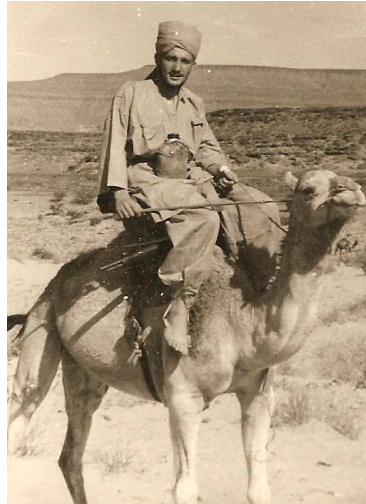
En tous cas, il avait une qualité très appréciée de la troupe : il surveillait de très près la popote. Il venait chaque midi au réfectoire pour contrôler la qualité du menu. Les cuisiniers étaient chouchoutés et exemptés de toute corvée militaire.

Après lui est venu le capitaine Brun, un homme plus jeune, moins rustique, mais assez faible de caractère : il se laissait influencer par ses officiers, dont plusieurs étaient peu intéressants.

C'était un amoureux de la photo. Peu après son arrivée, il a exprimé son désir de lancer un petit labo et a demandé si quelqu'un savait développer et agrandir les photos. J'ai levé la main, et il m'a embauché. Il n'y avait rien. Nous avons fait un projet, choisi le matériel, et il a tout fait venir de Dakar. Et depuis lors, je passais pas mal de temps dans le noir ou la lumière rouge, à développer les photos du capitaine et des soldats. Il aimait la photo, était équipé d'un superbe Rolleiflex, mais certains petits soldats, avec des appareils à trois sous, faisaient des photos meilleures que les siennes. Sans rancune, il les demandait aussi pour lui. J'avais très vite initié des apprentis, et nous nous remplacions car le travail était très pénible à cause de la chaleur. Nous vendions même les meilleurs clichés. Cela restait cependant très modeste, quelquefois pendant plusieurs jours le labo était au chômage technique, mais plus d'un petit soldat a pu s'initier aux secrets de la chimie photographique ou emporter chez lui quelques images du désert et de ses habitants.

Tout était en noir et blanc, bien sûr. A l'époque, le tirage couleur n'était pas à la portée des amateurs.

Comme on s'ennuyait ferme les jours de repos, nous avons fait avec quelques amis une équipe d'animation. Au début, ce fut surtout pour organiser des promenades à pied dans les environs. Le climat très chaud et très sec permettait de marcher très longtemps sans fatigue excessive, à condition d'avoir un peu d'eau en réserve. Les puits mentionnés sur la carte étaient souvent des puits d'eau saumâtre, assez salée pour être imbuvable.



Ensuite, nous avons amélioré la chose en louant des chameaux : une dizaine, avec leur guide. Nous partions discrètement le samedi soir avec la complicité des chefs de poste et revenions le dimanche en fin de journée. Nos chefs l'ont su, et le capitaine s'est fâché : non seulement nous étions indisciplinés, mais en plus nous étions imprudents de sortir sans armes. Comme c'était un brave homme et qu'il avait le soin du moral de ses troupes, il a demandé à un lieutenant de prendre les choses en main. Mais cela n'a pas duré longtemps, l'enthousiasme était tombé : on partait seulement le matin, on emportait des armes, et au moindre arrêt c'était « garde à vous – repos ». Nous retombions dans le système dont nous voulions nous échapper un moment.

Plus tard, nous avons monté une troupe théâtrale. Il y avait une grande salle de réunions qui ne servait pas à grand-chose, nous l'avons aménagée. J'avais l'expérience de mes années au patronage de mon village, et nous avons monté des pièces que je connaissais déjà, notamment le très drôle *On refuse du monde*.

Le comique de la troupe était Georges FARGNIER, un séminariste de la « colo », qui est l'Infanterie Coloniale. Dès qu'il entrait en scène, avant même qu'il ait ouvert la bouche, tout le monde riait déjà.



devant l'église avec Georges Fargnier

Le théâtre eut un énorme succès. Après la première pièce, donnée plusieurs fois, nous en avons monté une autre : *le sporting-club de saint Symphorien*. Elle était moins drôle que la première, mais comme elle se passait dans les vestiaires d'un terrain de foot, avec des joueurs en tenue, les africains aimaient beaucoup.

Or il s'est trouvé qu'un soir, le général venu de Dakar en tournée d'inspection, était dans la salle. Il fut enthousiaste. Après le spectacle, il monta sur la scène pour nous féliciter. Puis il demanda quel était l'officier qui dirigeait la troupe. Nous avons été obligés de lui dire qu'il n'y avait aucun gradé, que nous avions tout fait nous-mêmes sans aucune aide, et que nos répétitions se faisaient pendant les heures de sieste. Alors il s'est adressé aux gradés qui étaient autour de lui et leur a passé un bon savon. Pourquoi n'avaient-ils pas soutenu et encouragé une initiative aussi intéressante? Et il a conclu en disant qu'il avait beaucoup aimé et il souhaitait que le spectacle soit donné dans toutes les garnisons du pays, où les distractions intelligentes sont si rares. Pour nos déplacements, nous profiterions des liaisons aériennes.

Et il en fut ainsi : nous sommes allés donner notre spectacle dans toutes les grandes garnisons du pays, avec le même succès. Un adjudant nous accompagnait : un peu fruste, un peu ivrogne, mais nous nous entendions bien. A la fin, nous avons eu droit à huit jours de repos à Port-Etienne, le grand port de la Mauritanie, devenu Nouadhibou, une des capitales mondiales de la langouste.

Pendant ce temps, je pense que certains officiers ruminaient une vengeance : le général leur avait fait des reproches, avait félicité et honoré de simples hommes de troupe. Cela devait se payer.

Quand nous sommes revenus de notre tournée, le camp était en effervescence. Depuis quelques jours, à cause de quelques indisciplines, une répression sévère était exercée sur nos amis : brimades diverses, revues inopinées, exercices de défilé en plein soleil de midi, doublement des gardes... Ils avaient tous le moral à zéro. Le soir, les plus anciens, qui avaient un peu d'argent, allaient se saouler au mess.

J'ai pensé qu'il fallait faire quelque chose. J'étais bien vu, la plupart des gradés me rencontraient à la messe du dimanche. Un peu naïvement, je me suis senti le droit d'intervenir. Le lendemain, quand on nous a rassemblés pour un maniement d'armes sans motif, je suis resté ostensiblement assis devant la porte de la chambrée. Interpellé, j'ai répondu que ce n'était pas bien de brutaliser les jeunes pour de petites fredaines. Il y a déjà le climat, l'éloignement de la famille, pourquoi en rajouter encore ?

En tous cas, moi, je ne bougerais pas.

Après l'exercice, j'ai été convoqué par le capitaine pour signer ma condamnation. Elle était portée par un lieutenant détesté de tous, Rougès, je crois : j'écopais de 15 jours de prison. Je devais signer et éventuellement écrire mes remarques. J'ai donc signé et écrit à peu près ceci : « Je refuse de me rendre à un exercice qui ne sert qu'à abrutir les gens. La dignité de la personne est un principe imprescriptible. Revoyez votre catéchisme. » La dernière phrase était une remarque « ad hominem », comme on dit, destinée directement au lieutenant qui était toujours le dimanche au premier rang à l'église mais n'en était pas moins une « peau de vache. »

Mes réflexions n'ont pas plu, c'est le moins qu'on puisse dire. Les autorités m'ont dit que certainement elles n'allaient pas en rester là. Le dossier serait transmis en haut lieu, et on verrait ce qu'on verrait. En attendant, je devais rejoindre immédiatement la prison. J'y fus conduit « manu militari. »

La prison, c'était un petit bureau, une grande salle commune, puis des cellules étroites et basses. A cause de la chaleur, on tolérait que les détenus sortent dans la cour, où il y avait quelques arbres. On pouvait même souvent dormir dehors, selon les humeurs du chef de poste.

Quelques jours après, la réponse arrivait du général de Dakar : peine de prison de 60 dont 30, suppression de solde, réduction à l'état de soldat de deuxième classe (j'étais brigadier-chef), plus quinze jours de maintien après la date de libération. Ce qui veut dire : 60 jours de prison dont 30 de cellule, enfermé, et quinze jours de « rab » : quand les camarades de ma classe partiraient, je resterais encore quinze jours par punition.

Ces jours de prison ne furent pas trop pénibles. Les camarades venaient me voir. Les co-détenus étaient tous africains, plusieurs étaient chrétiens et me connaissaient à la messe du dimanche. Ils ne comprenaient pas trop pourquoi j'étais là. Les chefs de poste qui se succédaient chaque jour étaient souvent presque illettrés. Ils étaient contents de trouver un blanc pour faire leur rapport, et notamment pour écrire chaque jour la liste des détenus, qui servait à faire l'appel matin et soir. En récompense, ils me faisaient participer au repas envoyé par leur femme, bien meilleur que l'infâme tambouille commune, et ils me laissaient dormir dans la cour. Au bout de quelques jours, j'étais l'ancien, l'élément stable, c'est moi qui faisais l'initiation des chefs de poste.

Quand il y avait des chrétiens, nous faisons même la prière du soir, ce qui édifiait fort les musulmans.

De temps en temps, il y avait la corvée de ramassage des ordures. Avec un camion, nous passions dans les maisons des officiers pour ramasser les poubelles. Souvent, les femmes nous invitaient à entrer nous rafraîchir. Certains, en fin de tournée, étaient tout à fait gais. Juchés sur le camion, nous étions tout souriants, contents de sortir et de rendre service, et nous interpellions joyeusement les camarades que nous rencontrions dans les rues. Des prisonniers joyeux, ce n'est pas normal, ça prouve qu'ils n'ont aucune contrition du mal qu'ils ont fait, ça donne le mauvais exemple. Alors on nous a interdit de faire la corvée des poubelles.



J'avais la permission d'aller à la messe du dimanche, en tant que séminariste et chef de chorale. Comme la main d'œuvre ne coûte rien à l'armée, deux gardes m'accompagnaient, et veillaient aux deux portes de l'église pour que je ne m'enfuisse pas. Je faisais chanter, et lisais la première lecture en français (l'ancien missel n'en comportait qu'une) pendant que le prêtre la marmonnait en latin. Or, un dimanche, par les hasards du calendrier liturgique, la lecture commençait ainsi : « *Moi, Paul, prisonnier du Christ à cause de vous...* » A la sortie de la messe, mon ennemi lieutenant a sauté sur moi : « Nous sommes bons avec vous, nous vous permettons de venir à l'église malgré la lourdeur de votre peine, et pour nous remercier vous venez nous provoquer jusque dans l'église ! » J'ai eu beau lui expliquer que je n'y étais pour rien, que les lectures étaient choisies pour le monde entier et revenaient chaque année au même dimanche, que la même lecture était lue dans toutes les églises catholiques de la planète, il n'a pas voulu comprendre. Et on m'a privé de la messe du dimanche, comme on m'avait privé du ramassage des poubelles. Et on m'a supprimé toute facilité : j'avais droit désormais à un seul livre et devais obligatoirement dormir en cellule. Je me suis fait apporter les *Œuvres de St Jean de la Croix*. Je n'ai dormi vraiment en cellule que deux ou trois nuits : les chefs de poste avaient trop besoin de mes services pour ne pas me ménager.

Je ne pouvais plus aller à la messe le dimanche. Je me suis vengé. Le samedi suivant, en écrivant la liste des détenus, j'ai volontairement omis mon nom. Quand on a fait l'appel, mon nom n'a pas été appelé, et, avec la petite confusion qui accompagne toujours la relève des chefs de poste, on ne s'est pas aperçu de mon absence. J'étais sorti discrètement, et j'étais allé passer le dimanche chez des amis : les FAIRMAIRE, qui tenaient la station météo. Je suis revenu discrètement le lundi matin, j'ai tout expliqué en détail au chef de poste. Son français étant très rudimentaire, il n'a rien compris, et je me suis réintroduit en toute impunité sur la liste des détenus.

Pendant ce temps, mon affaire suivait son cours en haut lieu. Mon « bon » lieutenant avait dit que j'étais un communiste, que j'étais contre la colonisation, contre la guerre d'Algérie (pendant quelque temps je m'étais abonné à *Témoignage Chrétien*, journal chrétien de gauche, qui avait proposé des abonnements à l'essai à tout petit prix), que j'étais non seulement un mauvais séminariste mais aussi un mauvais français.

Des enquêtes ont été faites jusque dans ma famille, en France. Ils ont trouvé un abbé Cartéron, qui travaillait à Lyon dans les milieux algériens et qui était soupçonné de sympathie

pour le Front National de Libération Algérienne. Ils ont découvert ensuite que nous n'étions pas de la même famille. Par contre, quand ils ont retrouvé la trace de mon père, ils ont constaté que c'était un personnage important de la ville de Lyon, et qu'il était apprécié de tous les partis politiques sauf des communistes. Alors, ils se sont penchés un peu sur le dossier du bon lieutenant et ont constaté que c'était un méchant : déjà dans le passé il s'était acharné plusieurs fois contre des militaires quasi innocents qui lui avaient fait de l'ombre.

Le temps passait. La « quille » (c'est la libération des militaires appelés, attendue comme le Messie) est arrivée. Mes compagnons de promotion sont venus me dire au revoir avant de prendre l'avion. Et je suis resté pour « faire du rab ».

Pas longtemps. Mes ennemis ont exécuté un dernier baroud d'honneur : un procès pour me refuser officiellement le « Certificat de bonne conduite. » J'ai été condamné, évidemment.

Avant la fin du temps supplémentaire, des ordres sont venus de Dakar. Il fallait que je prenne tous mes bagages et que je me présente d'urgence chez le Général à Dakar avant de rentrer dans mes foyers. J'ai donc pris l'avion, je suis allé chez le Général. Il m'a un peu disputé, m'a chanté encore le couplet du séminariste qui doit donner l'exemple de l'obéissance, puis il m'a dit que dans cette affaire il y avait eu des incompréhensions, des réactions un peu hâtives, de mesquines jalousies, et que finalement je pouvais rentrer en paix dans mes foyers par le premier bateau. C'était une manière détournée de s'excuser, car, ouvertement, un général ne peut pas s'excuser devant un 2^o classe.

Quelques jours plus tard, le 16 octobre, avec le même « Lyautey » qui m'avait amené, j'ai regagné Marseille et la mère patrie, avec une brève prière à Notre-Dame de la Garde. J'étais allé la saluer au départ, il fallait aussi le faire au retour. Et par la suite, à chaque congé, quand j'allais rendre visite à mon parrain à Aix-en-Provence, je n'oubliais jamais de passer chez la Bonne Mère.